CONVENTION

DES

MÉDECINS DU DISTRICT DE QUÉBEC

Discours prononcé au Banquet du 25 juin 1900 le jour de la Saint-Jean-Baptiste

A L'HOTEL CHATEAU FRONTENAC

PAR LE

Docteur D. BROCHU,

Professeur à l'Université Laval

EN PORTANT LE TOAST

" A LA VILLE DE QUÉBEC. "

IMPRIMERIE DU PATRONAGE
62, Côte d'Abraham
QUEBEC.

1900

CONVENTION DES MÉDECINS DU DISTRICT DE QUÉBEC.

Discours prononcé au Banquet du 25 juin 1900 le jour de la Saint-Jean-Baptiste

A L'HOTEL CHATEAU FRONTENAC

PAR LE

Docteur D. Brochu,

Professeur à l'Université Laval

EN PORTANT LE TOAST

" A LA VILLE DE QUÉBEC. "

Monsieur le Président,

Messieurs,

Dans ce jour de fête patriotique et nationale, et dans cette agape confraternelle qui a eu particulièrement pour but de réunir, dans une commune et plus étroite sympathie, tous les médecins de notre district de Québec, il me semble que l'un de nos premiers devoirs est de présenter un toast à la ville que nous avons choisie comme centre de notre ralliement : à cette ville dont le passé glorieux se rattache aux plus hauts faits de notre histoire, qui symbolise, pour tout canadien-français, la source la plus féconde d'où s'inspire le patriotisme, et qui, pour la plupart d'entre nous, évoque les souvenirs les plus intimes de notre jeunesse et de notre joyeuse et inoubliable vie d'étudiants : " A notre bonne et vieille cité de Québec."

Il ne sera que juste, Messieurs, d'associer à ce toast, un hommage particulier envers le premier magistrat de cette ville, dont le rôle public fait tant d'honneur à notre race, et qui, par une administration intelligente

et éminemment progressive des affaires civiques, a su jeter un si vif éclat sur notre vieille capitale et a contribué, plus que tout autre, à la faire sortir de cet état de langueur et d'inertie dans lequel elle avait paru plongée, depuis quelques années.

Disons, de suite, que Monsieur le Maire Parent et ses dignes collègues du Conseil Municipal méritent à tous égards la reconnaissance des membres de notre Société Médicale qui a présidé à l'organisation de ces fêtes. C'est en effet, grâce à leur bienveillant concours, que nous avons pu obtenir de la Cité l'aide matériel nécessaire pour assurer le succès de ce conventum, et donner à ce banquet tout l'éclat qu'il méritait d'avoir par la présence des médecins nombreux et distingués qui ont répondu à notre appel. Qu'ils veuillent bien en accepter, ici, le témoignage public de notre plus sincère gratitude.

Par leur accueil bienveillant, non moins que par cette générosité, ils nous ont donné une nouvelle preuve de l'intérêt qu'ils portent à toutes les institutions dont le but est surtout de travailler à assurer le bien-être social, à faire honneur à notre nationalité, en même temps qu'elles servent à mettre en relief le nom de notre bonne ville de Québec, le foyer reconnu des idées généreuses et patriotiques.

Pour nous, médecins canadiens-français, cette première ville, fondée, ici, par l'illustre Samuel de Champlain, ne nous intéresse pas seulement aux mêmes titres que tous nos autres concitoyens fiers de l'histoire et des institutions de leur pays ; elle nous touche et éveille notre fierté nationale non seulement parce qu'elle a été le berceau de la civilisation sur ce continent, parce qu'elle fut et qu'elle restera longtemps encore le principal boulevard de notre nationalité, mais aussi parce que c'est sur ce coin de terre historique que l'on a vu s'élever la première université française fondée en Amérique, l'Université Laval, notre Alma Mater à jamais vénérée.

Il n'est pas une page dans les annales de notre histoire où le nom de Québec ne soit inscrit en lettres d'or ou en lettres de sang. C'est de ce centre providentiel, en effet, que rayonnèrent sur les peuplades encore

sauvages de ce pays inculte l'influence religieuse pour la conquête pacifique de la civilisation et l'influence française pour l'établissement d'une nationalité, qui devait faire revivre sur ce continent nouveau la haute mission et les traditions de la Fille aînée de l'Eglise, la France, notre ancienne mère-patrie ; d'un autre côté, ce fut autour de cette forteresse, destinée à abriter la nouvelle colonie, que furent engagées, pendant plus d'un siècle, les luttes les plus héroïques, et que se livrèrent les combats les plus sanglants, surtout entre les deux plus plus grandes puissances de l'Europe, qui se disputèrent le Nouveau-Monde.

Québec a mérité, de plus d'être reconnu comme la terre classique des lettres et des arts au Canada. Les annales de la Médecine rappelleront d'un autre côté, comme vous l'avez entendu aujourd'hui même de la bouche du vénérable doyen de notre Faculté, que cette vieille cité de Champlain, l'Athènes du Canada, en même temps qu'elle était le principal champ de culture des lettres et des arts, fut aussi le premier foyer de la haute éducation universitaire qui fit rayonner avec éclat, sur ce jeune pays, la science médicale française ; et l'on peut ajouter avec orgueil qu'aux différentes époques, à la suite, elle a toujours fourni un grand nombre de médecins les plus distingués et les apôtres les plus dévoués aux grands intérêts de notre profession.

Les membres du comité d'organisation de ces fêtes de notre Société Médicale ont donc cru rencontrer les vœux de tous les médecins de ce district, en choisissant ce milieu cher à tous, intimement lié au passé de notre développement intellectuel, et encore tout imprégné de la poésie de notre histoire, pour les convoquer à ce conventum, qui sera comme les premières grandes assises de la science médicale française, dans cette province ; et ils n'ont cru pouvoir mieux couronner cette œuvre scientifique qu'en les invitant à célébrer notre fête nationale, dans un banquet confraternel, destiné à cimenter leur union en même temps qu'à donner force aux grands projets d'avenir que nous rêvons pour notre profession, non seulement sur ce sol de la Nouvelle-France, mais même au-delà de ses frontières, sur cette terre de progrès et de liberté, où notre nationalité a jeté partout, déjà, de puissants jalons.

Je ne puis m'empêcher de répéter de nouveau, ici, ce soir, que l'un de ces projets, qui servira le plus à relever le niveau de notre profession, à la mettre en relief aux yeux des différents groupes de nationalités, avec lesquels nous devons lutter par l'émulation, (et je pourrais ajouter, aux yeux de la France, notre ancienne mère patrie), sera certainement celui que vous avez voté avec enthousiasme, comme couronnement des travaux de notre premier conventum, et qui doit réunir dans une même association, pour un but de congrès scientifiques, les différents groupes de médecins de langue française, non seulement du Dominion mais de toute l'Amérique du Nord. Et, ici encore, Messieurs, le nom de notre ville de Québec, où cette idée large et patriotique aura reçu son inspiration et sa première sanction, symbolisera pour les générations futures, les origines de cette grande œuvre de notre progrès intellectuel et de l'affirmation de la vitalité de notre profession, dont l'importance, nous pouvons le prédire en toute sûreté, ne sera point moindre au point de vue national qu'au point de vue scientifique.

Nous avons donc raison, Messieurs, d'être fiers, à tous ces titres, de notre vieille cité. Son passé glorieux exalte à bon droit notre patriotisme ; il est bien propre à faire naître en nous les aspirations les plus élevées et à nous inspirer confiance en l'avenir Mais nous ne devons pas rester contemplateurs placides de ce passé, illustré par nos ancêtres. Nous devons à notre ville, si riche en trésors de l'histoire, autre chose qu'une admiration purement platonique. Québec constitue en réalité l'une des principales parties du patrimoine de nos gloires nationales : un devoir naturel nous incombe, par conséquent, d'apprendre à le mieux connaître et de chercher à le faire apprécier et de le glorifier en toute occasion.

Tous ceux qui ont eu l'avantage de venir puiser, dans ses institutions vénérées, leur éducation classique et professionnelle, tous ceux qui ont vu s'écouler dans ses murs séculaires les plus belles années de leur jeunesse, en conserveront toujours un souvenir attendri et ineffaçable.

Que vous dirais-je, maintenant, des avantages exceptionnels dont la nature s'est montrée si prodigue envers ce site admirable, choisi avec la plus

vive intuition de l'avenir, par l'illustre fondateur de la colonie, pour être le berceau de sa grande œuvre et la citadelle avancée d'où devaient s'étendre la civilisation chrétienne, l'influence et la prépondérance française en Amérique ?

Vous parlerais je de l'imposante majesté de son promontoire que baignent les eaux de l'un des plus grands fleuves du monde ? Aurais je besoin, pour exciter votre fierté nationale et vous donner le sentiment de notre force, de faire allusion à cette citadelle altière, véritable nid d'aigle, qui la domine et la protège, et qui lui a valu d'être surnommé le Gibraltar de l'Amérique ? Vous décrirai-je cette magnifique nappe d'eau, encadrée au milieu des sites les plus pittoresques et les plus enchanteurs, qui constitue le port de Québec, terminus naturel de la grande navigation océanique, et le centre vers lequel convergeront bientôt les voies les plus importantes du grand commerce des états de l'Ouest américain ?

Inutile d'appuyer sur ce sujet familier déjà à tout l'auditoire auquel j'ai l'honneur de m'adresser.

Nous savons tous que Québec est de plus en plus un point de mire et un centre d'attraction pour tous les amateurs du beau, du grand dans la nature, ainsi que des traditions de l'histoire et des reliques de nos âges héroïques. Nos riches voisins de la grande République, désireux d'étudier sur le vif, les origines de l'histoire de la jeune Amérique, s'y donnent rendez-vous, en groupe plus en plus nombreux, chaque année, depuis, surtout, que nos grandes corporations et notre administration civique, aux idées larges et progressives, ont fait mutuellement les frais d'améliorations qui permettent d'offrir à tous ces visiteurs le confort recherché et de leur rendre le séjour de plus en plus attrayant.

A ce dernier point de vue, nous savons que l'élan est donné, et que, sous l'impulsion d'un maire actif et ami du progrès, comme celui qui préside aujourd'hui aux destinées de notre ville, (appuyé d'ailleurs par des conseillers qui le secondent admirablement dans ses vues,) nous pouvons déjà entrevoir le moment, que nous appelons de tous nos vœux, où Québec. transformé selon les exigences modernes, sans avoir rien perdu de son

cachet de ville historique et de place militaire, attirera les étrangers les plus riches et les plus instruits de ce continent, et pourra offrir à tous ceux qui nous visitent, outre les charmes de ses beautés naturelles, tous les attraits que l'art et le bon goût, dans l'ordonnance générale d'une ville, peuvent faire ressortir d'un milieu aussi avantageux.

En faisant allusion à cet élan vers un progrès nouveau qui s'est fait sentir parmi nous, depuis quelques années, je ne puis m'empêcher de vous signaler ici un rapport trop ignoré du public, mais qu'il appartient à un corps de médecins surtout d'apprécier à son mérite : c'est la diminution progressive de la mortalité qui a été constatée pour notre ville, depuis dix ans,—c'est à-dire depuis l'époque où l'on a commencé à faire les frais des grandes améliorations publiques, de l'assainissement général, du meilleur entretien de nos rues, de la création de parcs nouveaux, en même temps que l'on donnait plus de latitude à l'action du bureau local d'hygiène et que l'on hésitait moins à confier à un officier médical compétent la charge importante de veiller à la sauvegarde de la santé de la population.

La mortalité qui, en 1888, était de 31 à 32 par mille pour notre ville, a été abaissée au chiffre de 21 à 22, pour ces deux dernières années, d'après la statistique du Bureau Provincial d'Hygiène : soit une épargne de 10 pour 1000, ou de 600 vies humaines par année, pour notre population dont le chiffre est de 60,000. On voit donc par ces données que les progrès de l'hygiène et le relèvement de la vitalité humaine marchent de pair avec les autres progrès, et qu'ils en sont pour ainsi dire le corollaire. C'est un enseignement qu'il est bon de mettre en lumière et qui est tout à l'honneur des édiles de notre cité.

Laissons aux organes de l'opinion publique le soin d'exalter l'habileté administrative de notre premier magistrat et les surplus pécuniaires qui ont couronné chacune des dernières années de notre administration civique, en accordant le mérite à qui de droit. Pour nous, médecins, ce que nous nous réserverons d'apprécier le plus hautement parmi les résultats de cette sage administration, ce sont les épargnes sur la vitalité humaine, sur la mort et les maladies et les surplus de centaines de vies précieuses qui nous sont préservées comme appoint à l'expansion de notre population.

Ces résultats en faveur de la santé publique et de la vie humaine, œuvre essentiellement patriotique et nationale, seraient seuls suffisants pour encourager les représentants de nos intérêts municipaux à persévérer dans cette voie d'un progrès bien entendu. Mais à cette considération d'un ordre plus élevé on peut ajouter les calculs d'un intérêt légitime et bien compris. N'est-il pas vrai que, depuis quelques années le nombre des touristes qui nous visitent, a augmenté d'une manière exactement proportionnelle aux accommodations offertes, aux améliorations et aux embellissements réalisés dans notre ville ?

Ce magnifique hôtel, lui-même, dont les riches actionnaires ont donné l'exemple d'un progrès dont tout Québec bénéficie, n'a t-il pas été obligé d'agrandir ses plans et ses proportions ? et, encore, l'année dernière, n'était-il pas insuffisant pour les demandes, durant la saison d'été ?

Et, d'ailleurs, où trouver dans les villes de l'Ancien-Monde, un hôtel aussi admirablement situé que ce Château Frontenac, qui nous abrite, ce soir, sous ses lambris dorés, et auquel est attaché l'un des plus beaux noms de notre histoire nationale française ?

Je ne crois pas inopportun d'ajouter que, si nous voulons inspirer à tous les touristes que notre ville attire par diverses attractions (gens pour la plupart raffinés de la richesse, du confort ou du goût artistique) la plus haute idée du niveau de notre éducat on intellectuelle, en même temps qu'un attrait qui leur fasse prolonger leur séjour, il nous faudrait non-seulement continuer les améliorations commencées, multiplier les embellissements, mais, surtout, s'efforcer de réaliser, en faisant appel à toutes les ressources de l'art, tout ce qui peut faire ressortir les trois cachets particuliers auxquels notre vieux Québec doit sa réputation, et qu'il importe de lui conserver : son cachet militaire, son cachet historique, son cachet du pittoresque.

Ce sont ces trois éléments caractéristiques, en effet, qui font de cette vieille cité de Champlain un centre d'attraction pour tous les amateurs étrangers : elle est la seule place fortifiée avec citadelle et enceinte emmuraillée, sur ce continent ; c'est aussi la ville la plus riche en souvenirs historiques et en reliques d'un passé fécond en luttes guerrières ; enfin les char-

mes pittoresques de ses beautés naturelles et de ses paysages avoisinants en font l'un des plus beaux panoramas du monde.

J'ai fait allusion à l'élan qui a été donné il y a quelques années, pour la transformation de notre vieux Québec, selon les exigences modernes ; mais ce que je voudrais faire admettre en principe, ou du moins, porter à l'attention de tous, ce soir, c'est la nécessité d'un plan systématique, conçu à l'avance et mûri sous l'inspiration de l'art et du sens intime de notre histoire, suivant lequel toutes les améliorations, les changements, les créations nouvelles seraient coordonnés, non seulement de manière à assurer partout le reflet de l'art et du bon goût, mais, surtout à conserver ou à mettre en meilleur relief les divers éléments qui donnent à Québec ses cachets d'originalités.

Je ne m'arrêterai ici, qu'à la considération des rapports les plus frappants, pour justifier l'expression de ce desideratum.

Paris ne s'est pas fait en un jour ; mais si Paris est devenu la ville de l'art et du bon goût et, par suite, la ville la plus agréable, la plus recherchée, la plus cosmopolite du monde entier, c'est, en bonne partie, grâce au plan préconçu qui a présidé à sa transformation et qui réflétait la plus haute interprétation de l'art et du sens intime de l'histoire nationale.

Je laisse à d'autres le soin d'apprécier les perspectives de l'avenir commercial de Québec, qui se font de plus en plus riantes, il est vrai ; mais je suis intimement convaincu que la culture de tout ce qui se rattache au côté artistique de notre ville ne doit pas être regardée avec indifférence, même au point de vue spéculatif.

Pour ce qui regarde le cachet du pittoresque ou des beautés naturelles, la nature s'est montrée si prodigue envers le site de notre ville, qu'il semble à première vue, que nous n'avons guère besoin d'y ajouter.

Une chose, cependant, me paraîtrait devoir assurer à cette cité un autre cachet d'originalité dont elle pourrait tirer le plus grand bénéfice : c'est l'illumination le soir, du moins pour la saison d'été, du magnifique décor qui l'environne et qui fait l'admiration des étrangers, durant le jour. A ce point de vue, le site de Québec est le plus avantageux qu'aucune ville ne possède ; le cadre pittoresque qui l'entoure, la magnifique nappe d'eau

dans laquelle se baignent les pieds de son promontoire, et qui est comme un vaste miroir destiné à augmenter les reflets de tout ce que l'art peut suggérer pour son éclat, offrent en réalité des conditions idéales, pour la réalisation de cette attraction féérique du soir.

Lorsque dans un avenir rapproché, nous verrons toute la rive sud de notre fleuve majestueux depuis St-Romuald jusqu'à St-Joseph, y comprise notre ville sœur, Lévis, pourvue de l'éclairage public par la lumière électrique, lorsque la Compagnie Maritime, par un intérêt bien compris, fera l'illumination du charmant Parc qu'elle possède au bout de l'Ile d'Orléans, lorsque, de même, la compagnie du pouvoir électrique de Montmorency, rivalisera d'émulation, pour illuminer, d'une manière encore plus féerique, la belle et pittoresque cascade de Montmorency et les falaises élevées qui lui servent de cadre, lorsque les rives qui, des deux côtes limitent le port de Québec seront en même temps sillonnées par des chars électriques donnant au loin par leur éclairage des reflets non moins attrayants, la promenade du soir, dans ce magnifique port, d'une étendue de huit milles, sera sans conteste, l'une des grandes attractions du continent.

Pourrait-on, à la vérité, nommer une ville qui présente un coup d'œil aussi imposant que Québec, vu à distance, le soir, avec ses milliers de lumières électriques qui donnent à son promontoire l'aspect d'un immense diadème tout étincelant de diamants. Et, cependant, nous n'avons encore que l'éclairage de nécessité. Que serait-ce si, désireux d'assurer une nouvelle attraction pour les amateurs et les touristes qui nous visitent, nous faisions les frais d'un éclairage de luxe dans les endroits les plus en vue ou les plus fréquentés de notre ville : autour de notre terrace, du Château Frontenac, sur tout le parcours de la rue des Ramparts où chaque terrace, il me semble, devrait avoir son kiosque bien illuminé.

Et puisque j'ai fait allusion à Paris comme ville de l'art et du bon goût, que l'on désigne aussi sous le nom de Ville Lumière, j'ajouterai, pourquoi ne profiterions-nous pas de ces avantages naturels de notre ville, auxquels l'on n'a que bien peu à ajouter, pour lui faire mériter le même surnom. Nous aurions dans cette capitale de la Nouvelle France, une autre Ville Lumière qui, si elle ne réflète pas de la même manière, l'auréole

de l'art et du perfectionnement de l'esprit humain, symboliserait, du moins, l'éclat que la Ville Lumière, capitale de la vieille France, fait rejaillir sur l'Europe et sur le monde entier.

Pour tous les amateurs du cachet militaire, Québec, ville fortifiée, ne saurait manquer d'exciter un intérêt des plus saisissants, en offrant à la curiosité et à l'étude sa citadelle altière d'où l'on embrasse un panorama étonnant de grandeur, sa couronne de murailles antiques, ornée de batteries et de vieux canons, désormais silencieux, il est vrai, mais qui n'en témoignent pas moins d'un passé engagé dans des luttes mémorables et dont nos autres monuments nous rappellent la gloire et l'héroïsme.

Pouvons-nous, cependant, nous rendre le témoignage que nous savons faire ressortir de ces reliques de notre passé tous les attraits et toute la poésie que l'art peut inspirer ? Pourquoi, dans les réparations que l'on y fait périodiquement, créer ou laisser subsister tant de parties disparates, sans aucun souci des nuances à conserver ? Pourquoi s'en tenir aux lignes d'un niveau monotone et ne pas y ajouter, du moins, dans les endroits les plus apparents, certains détails d'ornementation que commande l'architecture militaire : bastions, crénaux, tourelles, redoutes, etc. ? Il est facile de se rendre compte combien ces détails d'ornementation relèveraient le cachet de ces reliques de notre passé, et combien ils en rendraient l'effet plus saisissant pour les touristes et les amateurs.

Il ne tiendrait qu'à nous, de plus, de provoquer l'initiative du gouvernement de la Puissance, auquel appartiennent le contrôle et la propriété de nos fortifications, pour hâter la réalisation de cette promenade pittoresque sur le flanc de la citadelle et la crête de nos remparts, dont l'inspiration nous a été donnée, il y a plusieurs années déjà, par l'un de nos gouverneurs les plus amis et les plus enthousiastes des beautés de Québec, et que sa haute culture intellectuelle mettait plus à même de saisir la poésie et l'attrait attachés à ces lieux. L'exécution de cette promenade, d'après les indications tracées par Lord Dufferin lui-même, nous assurait la reconstruction sur un plan plus moderne de nos anciennes portes de défense guerrière que les étrangers ont vu disparaître avec tant de regret, comme

une atteinte grave portée au cachet militaire du vieux Québec, qu'ils recherchaient et qu'ils prisaient si haut.

Mais l'un des points sur lequel notre attention devrait être le plus éveillée, et que nous devrions chercher à faire ressortir avec le soin le plus jaloux, parce qu'il est d'un rapport plus élevé, est celui qui se rattache aux souvenirs de notre histoire, à ceux surtout de la grande épopée dont notre ville fut le principal théâtre. C'est ici que la moindre lacune, la moindre incohérence dans les détails, peuvent avoir les effets les plus regrettables ; de même qu'une seule inscription, un seul nom, bien adaptés à un lieu, associés à d'autres manifestations commémoratives, peuvent faire ressortir bien souvent des enseignements ou une poesie qu'on ne soupçonne pas à première vue.

Les lieux historiques dont Québec est entouré, et qui ont été témoins de nos plus hauts faits, forment l'une des pages les plus palpitantes d'intérêt et les plus sublimes de notre histoire, que tout étranger pourrait étudier sur le vif, comme dans un livre ouvert, si chacun des principaux traits, qui en ont marqué les épisodes, y apparaissaient en son lieu et dans un ensemble harmonieux.

Et comme, dans nos jours de fête nationale, on aime à revoir et à interroger les lieux et les monuments qui nous rappellent les gloires, les luttes, et même les épreuves du passé, je vous inviterai, messieurs, à me suivre, par l'esprit, sur les principaux endroits d'intérêt historique de notre ville, et là, tout en appréciant hautement ce qui a été fait par nos devanciers, nous interrogerons ces lieux et ces monuments et nous nous demanderons s'ils rendent bien justice complète à notre histoire ou s'il ne reste pas encore certaines lacunes à combler ou quelques incohérences à corriger. Je ne m'arrêterai qu'aux exemples du plus grand intérêt.

Allons, en premier lieu, saluer le monument élevé à la mémoire de l'intrépide marin français qui, parti de Saint-Malo, sur de frêles bâtiments, affronta les mers pour venir planter l'étendard du Christ et le drapeau de la France sur ces plages incultes et encore sauvages : saluons le nom de Jacques Cartier, l'illustre découvreur du Canada.

Ce monument qui rappelle la première étape de notre histoire, offre un côté saisissant d'intérêt par le fait qu'il est placé en son lieu historique, sur les bords de cette même rivière où ce hardi navigateur avait atterri ses vaisseaux pour y passer le premier hiver : ce qui constituait la première prise de possession du pays. Mais pourquoi faut il que la nouvelle paroisse, qui a été érigée sur la rive opposée de ce même lieu historique, ait reçu un nom choisi au hasard, lorsque le sens de l'histoire suggérait si naturellement le nom de Saint-Malo, ville d'origine de ce hardi découvreur ? Et pourquoi faut-il également que l'on ait attendu à vingt ans après, pour donner ce nom, cher à notre patriotisme, à une autre paroisse de notre ville, qui n'a jamais eu aucun rapport avec le fait historique que nous venons de mentionner ? N'y a-t-il pas là une incohérence que nous devrions chercher à faire disparaître si nous voulons prouver que nous avons le sens intime de notre histoire ?

Transportons-nous maintenant vers le premier site de notre ville où se trouvent condensés les souvenirs qui rappellent les événements les plus mémorables de notre passé et où la reconnaissance et la générosité des citoyens ont élevé à l'illustre fondateur de Québec, Samuel de Champlain, un monument des plus imposants et d'un haut cachet artistique. C'est dans ce milieu, surtout, que se retrouve, le mieux gravée, l'empreinte de notre vie nationale française.

Mais si, d'abord, vous me demandez de vous arrêter sur les lieux auxquels se rattachent les souvenirs les plus intimes de la vie de Champlain—sa demeure, sa chapelle, et même son tombeau—où vous vous attendez tout naturellement, d'y rencontrer le monument que l'on a érigé à sa mémoire, vous serez étonnés de n'apercevoir à cet endroit consacré par des souvenirs si touchants, que quelque vieilles masures qui obstruent l'entrée de la ville et masquent l'un des sites les plus beaux et les plus dignes d'être respectés, même si un aussi grand intérêt historique n'y était attaché.

Et si, après cela, vous voulez connaître au moins ce que l'on a fait de cet autre coin de terre, également sacré au point de vue de l'histoire, où Champlain fit creuser le premier sillon par le père des colons, son ami

Hébert, et y fit mettre le premier grain de semence qui, dans son esprit, devait symboliser l'avenir qu'il rêvait pour sa colonie,—coin de terre qu'il illumina si souvent de son regard et de ses espérances—il me sera facile de de vous indiquer, en face de ces masures, un champ resserré entre quatre murs, mais entretenu avec beaucoup d'art et les soins les plus minutieux. Vous vous figurez sans doute que ce culte particulier rendu à ce petit coin de terre historique est un hommage naturel à la douce mémoire du fondateur de la colonie qui y avait attaché ses pensées les plus chères, et, instinctivement, vous le désignerez sous le titre de " Parc Champlain."

Mais alors, vous m'obligerez à vous ôter cette illusion que vous insipre le sens de l'histoire et je devrai vous dire qu'on a cru devoir lui donner plutôt le nom de Frontenac, gouverneur intrépide, rendu célèbre, surtout comme vous le savez, par un haut fait militaire, qui n'offre cependant aucun rapport intime avec ce site.

Quant au monument élevé en l'honneur de Champlain, vous le trouverez dans un endroit proéminent, il est vrai, mais sur un site qui est précisément celui de l'ancien fort militaire où s'est illustré ce même gouverneur Frontenac, à l'endroit précis où l'on devrait s'attendre de voir la figure de cet intrépide défenseur de Québec, debout, à côté de son canon, les regards tournés vers la rade qu'il avait charge de défendre, et dans l'attitude sublime où il dicta aux envoyés de l'amiral Phipps qui avait mis le siège devant Québec, la fière réponse par laquelle il s'est immortalisé.

Ne croyez vous pas, messieurs, qu'un plan mûri à l'avance et s'inspirant de l'interprétation la plus judicieuse de l'histoire, eût assuré plus d'harmonie dans la manière de faire revivre ces souvenirs de notre passé dont notre ville et toute la nation canadienne française ont droit de s'enorgueillir devant les étrangers qui nous visitent.

Dirigeons-nous maintenant sur ce champ de bataille où s'est déroulé le grand drame qui a décidé du sort de notre colonie et qu'aucun canadien-français n'aborde sans un resserrement de cœur ; et voyons, ici surtout, si l'état de ces lieux, tels que nous les conservons, rend justice complète à notre histoire et donne satisfaction à notre orgueil national.

Nous y apercevons, en premier lieu, le monument du général Wolfe, le vainqueur de la bataille des Plaines d'Abraham, élevé sur le champ historique de sa victoire, à l'endroit présumé où ce grave général, mortellement blessé à la fin du combat, expira à l'ombre de son drapeau victorieux. Rien de plus saisissant que ce mausolée élevé à la mémoire de ce héros, d'une mort si tragique : il n'est pas un étranger qui, en visitant notre ville, ne se sente arrêté avec la plus poignante émotion devant ce monument si fidèle à la vérité historique et qui rappelle un épisode marqué par tant de grandeur.

Mais cet étranger, déjà tout pénétré de l'intérêt palpitant qui s'attache à ce théâtre de notre grand drame national, cnerchera en vain, sur ce même champ de bataille, où les deux armées prouvèrent presqu'une égale valeur, les deux chefs un égal héroïsme, un point de repaire qui lui indiquera l'endroit où le défenseur de la ville assiégée, luttant à l'avant-garde de son armée pliant déjà sous le nombre et l'effort de l'ennemi, tomba lui aussi, frappé mortellement.

N'est il pas douloureux pour nous, canadiens-français, de penser que nous avons laissé l'oubli planer si longtemps sur ces lieux arrosés du sang de nos soldats et témoins de l'héroïsme de leur chef, victime de sa bravoure, auxquel l'histoire et la postérité accordent une gloire et une renommée communes avec le vainqueur.

Et n'y a-t-il pas là, dans cette page ouverte de notre histoire, une lacune que le devoir et le patriotisme nous commandent de combler ?

Nous savons, d'après les recherches les plus accréditées, au point de vue de la topographie historique, que l'endroit d'où Montcalm commandait son armée, lorsqu'il reçut sa blessure mortelle, est situé sur le penchant de la colline qui avoisine le monastère des Sœurs Franciscaines. Pourquoi, à défaut d'un monument, ne pas attacher au moins le nom de ce héros, à l'une des grandes avenues que l'on vient d'ouvrir au milieu de ces terrains qui doivent être livrés à l'exploitation ? L'avenue Claire Fontaine représente le plus vraisemblement la voie d'où Montcalm, blessé à mort, et en y laissant la trace de son sang, fut ramené dans l'enceinte de la ville pour y mourir, n'ayant pour dernière consolation, que celle de fermer les yeux à la lumière avant de voir l'ennemi victorieux entrer dans la place.

Ne devons-nous pas à cette victime du dévouement à sa patrie un autre souvenir et une autre réhabilitation sur le lieu de son immolation ?

Jusqu'ici, Messieurs, les souvenirs évoqués par cette page émouvante que nous venons de parcourir, ne réveillent que des impressions douloureuses et des regrets pénibles pour notre sentiment national. Mais là ne se termine pas cette épopée héroïque.

Le drapeau de la France, qui avait été obligé de se replier devant l'ennemi victorieux, supérieur en force et en nombre, apparut de nouveau sur le même théâtre de guerre, au printemps suivant, et cette fois, messieurs, vous le savez, la victoire ne lui fut pas infidèle.

Mais ici, encore devons-nous demander : qu'avons-nous pour mettre en évidence aux yeux des étrangers qui passent, le nom du valeureux chevalier Lévis, le héros de la revanche et de la réhabilitation de l'honneur du drapeau humilié ? Une seule inscription de nom, plus souvent confondue et inaperçue, sur l'une des faces du monument élevé à la mémoire des braves soldats morts sur ce ce champ d'honneur.

Et, pourtant il méritait bien un hommage à lui propre, devant la postérité, ce preux chevalier qui, pour venger la malheureuse défaite de l'automne précédent, est venu, à la tête des derniers bataillons de la colonie, défier l'ennemi vainqueur jusque sous les murs de la forteresse conquise, le força à revenir sur le même champ de bataille mesurer de nouveau sa valeur, puis, en mettant ses soldats en déroute, montra au monde que si la Nouvelle-France devait appartenir, désormais, à la Couronne d'Angleterre, le drapeau de la fière Albion devait reculer, une fois de plus, devant l'étendard fleur de lys de la France, auquel la victoire, cette fois, restait attachée.

Et puisque ce champ de gloire où Lévis planta son drapeau victorieux, sera bientôt englobé par l'extension de notre ville jusqu'à la route Belvédère, où seront reculées les barrières, qui lui serve de limites, ne serait-il pas tout naturel de donner le nom de Lévis à cette avenue du chemin de Ste-Foye, qui s'étendra depuis ces barrières, vers l'intérieur de la ville, jusqu'à l'encoignure des rues St-Jean et DeSalabery ? Cette avenue qui est en rapport intime avec le site historique de la bataille de Ste-Foye, permettrait

de saluer au passage le monument des braves, pieux hommage de la reconnaissance patriotique élevé en l'honneur des valeureux soldats qui succombèrent durant cette mémorable journée.

Avant de laisser cette page ouverte de notre histoire, qui nous rappelle la plus sanglante de nos épopées, arrêtons-nous un moment à l'appréciation d'un autre souvenir historique que l'on semble y avoir ajouté comme une transition à une épopée nouvelle, qui devait relier le passé à l'avenir, et pour en faire ressortir, en même temps, les plus hauts enseignements.

Vous savez tous, Messieurs, qu'entre le champ des Plaines d'Abraham, où domine le monument de Wolfe, le héros de la première victoire, et la plaine de Ste Foye, où Lévis remporta l'honneur du dernier combat, s'étend une avenue qui sert de voie de communication, ou plutôt de trait d'union entre ces deux champs. Une heureuse inspiration à fait donner à cette avenue le nom de DeSalaberry.

Votre imagination n'a-t-elle jamais été assez frappée, de la signification particulière de ce simple nom adapté à l'une des rues de ce quartier dont chaque pied de terrain évoque un souvenir de nos âges héroïques ?

Ces deux champs historiques, que relie l'Avenue DeSalaberry, rappellent les épisodes les plus sanglants de la rivalité à mort des deux races ; ils sont, par suite, plutôt de nature à réveiller de part et d'autre, des sentiments pénibles et chatouilleux pour l'amour-propre national. C'est donc une inspiration sublime, dans les circonstances, d'avoir inscrit comme un trait d'union, entre ces deux endroits, le nom de l'intrépide de DeSalaberry, une de nos gloires militaires les plus pures, l'orgueil des canadiens-français, mais, par-dessus tout, au point de vue de l'histoire, le héros militaire qui consacre le nouveau régime et notre union librement acceptée avec l'Angleterre : nom glorieux qui rappelle en effet la mémorable bataille de Chateauguay, où la valeur et l'intrepidité des soldats canadiens-français combattant loyalement pour la défense du drapeau anglais, sauvèrent le Canada à l'Angleterre, contre ses propres colonies révoltées.

Le nom de DeSalaberry, bien digne de figurer à côté de celui des Wolfe, des Montcalm et des Lévis, restera aux yeux des générations futures comme le symbole vivant de notre loyauté à la couronne britannique, qui ne s'est

jamais démentie et comme le témoignage que la valeur des descendants des héros de Carillon et de Ste-Foye n'a pas dégénérée.

Que tous ceux qui se targuent de leur morgue pour affecter de nous traiter en peuple conquis, ou qui nous accusent trop souvent de manquer de loyauté envers notre mère-patrie, veuillent bien venir méditer sur les lieux, cette page émouvante de notre histoire et qu'ils s'appliquent à comprendre la sublime leçon qui en découle.

Si le monument de Wolfe, dont la victoire fit céder le Canada à l'Angleterre, est bien propre à leur inspirer un légitime orgueil, qu'ils ne s'en prévalent pas trop inconsidérément ; et à la vue du nom de DeSalaberry, qu'ils se rappellent que, sans ce héros de Chateauguay, comme sans la valeur et la loyauté des Canadiens-Français, le drapeau étoilé, et non l'Union Jack, flotterait peut-être sur notre citadelle de Québec aussi bien que sur le dôme du capitole américain.

Je m'arrête ici, Messieurs, convaincu de m'être déjà laissé entraîner à de trop longues digressions. J'ai voulu, tout en rappelant les titres que Québec, ville historique et nationale, possède pour exciter notre admiration et notre amour patriotique laisser entrevoir les brillantes perspectives et le prestige que l'on peut amLitionner pour son avenir. Si j'ai pu toucher vos fibres patriotiques, vous n'en leverez qu'avec plus d'enthousiasme vos verres pour boire " A notre bonne et vieille cité de Québec, berceau de notre histoire et boulevard de notre nationalité, et au Québec " plus grand " de l'avenir, la future Ville Lumière de l'Amérique du Nord. "